#### Résumé

Cette étude montre comment des perspectives intimistes peuvent contribuer à la compréhension de phénomènes sociaux, ce qui constitue un défi pour l'anthropologie classique. Notre point de départ est celui de l'histoire personnelle de l'auteure et la méthode utilisée implique la reconnaissance d'une problématique commune avec l'altérité qu'elle se propose d'étudier. Cependant, il ne s'agit pas d'un récit autobiographique mais bien d'une tentative de saisir dans le dialogue avec autrui des réponses en rapport à sa propre transformation individuelle. L'objectif général est celui d'expliquer comment les habitants d'un quartier défavorisé dans la périphérie de la ville de Mexico se sont organisés pour affronter de nombreux bouleversements qui mettent en péril leur survie. Il s'agit ainsi de déterminer les différentes causes faisant que quelques individus obtiennent une meilleure position sociale alors que d'autres n'y parviennent pas.

Je suis partie du foyer familial à l'âge de 19 ans pour emménager dans un lieu plus près de l'endroit où j'étudiais la licence en ethnologie. J'ai déménagé plusieurs fois et plusieurs de mes connaissances ont changé elles aussi, puis je me suis mariée... Un jour, presque sans m'en rendre compte, je me suis retrouvée en train de réaliser des études à l'Université Sorbonne Nouvelle - Paris III. J'ai commencé à me poser des questions : comment m'étais-je rendue ici malgré la distance considérable qui me séparait de mon pays ? Avec la mort de mon père me trottant dans la tête, je m'interrogeais par rapport à mon lieu d'origine dans l'une des périphéries les plus défavorisées et violentes d'Amérique latine. Quels avaient été les évènements—fortuits ou bien déclenchés par ma volonté— qui ont abouti à ce changement très radical de ma place dans le monde ? Dans quelle mesure mon expérience pouvait être représentative des tactiques utilisées chez le reste de mes concitoyens dans leur lutte quotidienne pour vivre dignement ?

C'est ainsi que j'ai décidé de revenir à « la Miguel Hidalgo », à Ecatepec dans l'État de Mexico, il y a un peu plus de 10 ans. J'avais visité plusieurs fois mon ancien quartier, pour voir de la famille, mais je ne l'ai jamais revu avec les yeux de cette petite fille qui avait été déçue de découvrir que l'endroit où elle avait vécu n'était plus entouré de milpas mais de maisons à moitié bâties. Ce ne sont plus non plus les yeux de l'adolescente qui devait marcher sur de nombreuses rues séparant d'interminables pâtés de maisons pour transporter de l'eau jusqu'au foyer familial, c'est-à-dire ceux de la jeune fille pour qui l'école et le lieu de travail semblaient bien trop loin pour continuer avec les études et un emploi. Ce n'est pas un désir de nostalgie qui a motivé mon retour au quartier, mais plutôt la volonté de comprendre ce que personne n'avait pu encore m'expliquer : pourquoi quelques-uns arrivent à s'en sortir et pas les autres ?

Quelle partie de l'anthropologie nous apprend à retourner sur nos pas ? Quelle méthode est employée pour étudier ce que l'on a été et ce que l'on n'est plus ? Comment aborder ce qui est si familier sans vraiment le contaminer de souvenirs personnels ?

L'intérêt de comprendre mes pairs correspond ainsi à celui des anthropologues autochtones, même si parfois j'ai du mal à imaginer que ma culture ressemble plus à celle des *ecatepequenses* (habitants d'Ecatepec) qu'à la culture de n'importe quel autre citoyen mexicain. En effet, ma perspective n'est pas celle de quelqu'un qui analyse sa propre société, mais ce n'est pas non plus celle d'un étranger. Même si je ne suis pas l'objet de cette recherche, je ne peux occulter qu'une bonne partie des histoires réunies ici coïncident d'une façon ou d'une autre avec des pans de mon histoire personnelle.

Ce que j'ai fait a consisté à parcourir, dans le sens inverse, le même chemin par lequel j'avais transité auparavant, afin d'examiner comment d'autres acteurs se développaient en suivant des parcours qui leur sont propres. Mon point de départ a été celui d'une perspective particulière dont l'intention vise à comprendre les manières selon lesquelles

les individus s'accomplissent et occupent actuellement des positions similaires à celles que j'ai pu occuper auparavant. J'ai fait appel à des souvenirs personnels pour imaginer les trajets qui aboutiraient vers des destins entièrement contraires au mien. L'objet de recherche ne s'est pas subitement dessiné avec précision dès le début. Il s'est tracé tout délicatement, au fur et à mesure que j'ai reconnu les réponses. J'ai agi de façon plutôt inductive, car ce n'est qu'ensuite que j'ai vraiment découvert ce que je cherchais à expliquer : le rôle des jeunes dans les manœuvres utilisées par les voisins du quartier pour améliorer leur existence.

Le quartier de cette étude constitue l'univers de réflexion autour du travail mené sur le terrain. Il s'agit d'une sorte de micro-anthropologie, éloignée de toute prétention universaliste, qui travaille en analogie avec la micro-histoire. Je n'ai pas l'intention de créer ici de nouvelles catégories anthropologiques. En outre, je ne cherche pas non plus à insérer ce cas particulier dans un modèle plus général. Malgré la diversité de circonstances qui pourraient concerner la vie des *ecatepequenses*, il est possible que cette description s'apparente à des observations réalisées maintes fois dans le cadre de quartiers appartenant à d'autres périphéries des grandes villes mexicaines.

À Ecatepec, il y a de la pauvreté, de la pénurie, de la pollution, de la violence, du chômage, de la surpopulation, mais néanmoins ses habitants font davantage que simplement survivre. Les habitants de la région s'est sont en effet transformés en de véritables experts en « vivre malgré... », et cela après des décennies de marginalisation et d'oubli. Comment a-t-on réussi à faire cela ? Dans quelles circonstances ces façons d'agir se sont développées ? Comment ces apprentissages se sont transmis aux nouvelles générations et comment les jeunes réagissent face à ceux-ci ? Ce processus ne s'observe clairement dans aucun endroit, ni à aucun moment. J'ai choisi de travailler d'une façon assez circulaire afin de me rapprocher des acteurs, c'est-à-dire en projetant de travailler

autour des jeunes et des problèmes qui concernent la vie des habitants du quartier Miguel Hidalgo.

À l'image de toute personne qui retourne à son pays d'origine, après un long séjour à l'étranger, j'ai commencé par visiter deux endroits que me semblaient assez familiers : l'école où j'avais étudié et la maison de mon adolescence. Grâce aux personnes que je connaissais —ma mère, mes frères et quelques voisins— j'ai pu me réinsérer dans cet endroit qui ne m'appartenait plus. Au début, très peu de personne me reconnaissaient. Cependant, à force de m'apercevoir marcher dans les rues, j'ai été reconnue à partir d'un mérite personnel. L'image de « la sœur de... » ou de « la fille de... » a disparu et je suis devenue une sorte d'étrange hybride « d'amie », « de psychanalyste » et « de fenêtre vers le monde extérieur ». J'ai supposé que cela correspond aux cas des lieux qui sont rarement visités par des anthropologues.

La première approche avec les sujets d'étude a eu lieu dans une école secondaire, à l'Escuela Secundaria Jesús Romero Flores, je me suis incorporée au corps enseignant en tant que professeure volontaire du cours de formation civique et étique. Pendant le premier cycle scolaire (2005-2006), j'ai effectué quelques sondages, des entretiens et des enregistrements vidéo. En particulier, cette expérience m'a été utile pour mieux connaître les jeunes et pour faire connaissance avec leurs parents. Au long du premier semestre en 2011, j'ai repris mes recherches dans le milieu de l'enseignement dans la région. Je me suis rendue à l'Escuela Secundaria Miguel Hidalgo y Costilla, dans laquelle je n'enseignais pas à cette époque. Puis j'ai pu appliquer une enquête de plus de 70 questions à 444 étudiants et j'ai réalisé des entretiens avec des nombreux professeurs, des parents d'élèves et des élèves, tout en organisant des groupes de discussion et en décrivant les différents modes d'interaction présents parmi les élèves à l'intérieur de cette institution.

Une partie importante de l'approche que j'ai pu établir avec plusieurs secteurs de la société a été possible grâce au soutien des « los Hernández ». Une famille de commerçants avec laquelle j'avais déjà établi une relation et qui détient un énorme réseau de relations qui ont rendu plus facile mes démarches avec des acteurs clés pendant toute cette recherche. En guise d'exemple, c'était à travers eux que j'ai pu prendre contact avec « los Miranda ». C'est ensuite avec la collaboration de ces deux familles que j'ai pu recueillir les récits biographiques de Fernando, de Jorge, de María et de Paula. Adela m'a aussi introduit aux nombreux cercles sociaux auxquels elle appartient. Avec elle, j'ai pu explorer les marchés et elle m'a surtout aidée à comprendre quelques fragments parmi les plus importants de l'histoire locale.

Grâce à ces expériences, je me suis rendue peu à peu dans d'autres espaces et j'ai visité d'autres rues, puis j'ai commencé à établir des liens avec une grande quantité de personnes impliquées de différentes façons dans la transformation de la société. Même si au début je ne représentais qu'une ancienne voisine, ce n'est qu'après ce travail de recherche de plus de dix ans que je suis devenue un personnage du commun. Les différentes personnes qui n'étaient pour moi que de simples connaissances sont devenues des amis proches, puis ce sont eux qui m'ont conduit ensuite vers leurs propres amis. On peut dire que la partie plus importante de mon travail de terrain a ainsi consisté à marcher et à tenir des conversations, en plus d'organiser des groupes de discussion et d'appliquer des questionnaires.

J'ai parcouru chacune des rues de *la Miguel Hidalgo* à travers les *tianguis* (marchés populaires) et aux coins des rues où les jeunes se rassemblent. J'ai rendu visite à des commerçants installés sur place, mais aussi des vendeurs ambulants, ainsi qu'à des acteurs sur les lieux de culte religieux, des cabinets médicaux, des centres de réhabilitation, ainsi que sur les berges du canal des eaux d'égout. J'ai obtenu des

entretiens avec des personnes âgées qui avaient quitté leurs terres pour aller habiter à la capitale, mais aussi avec d'autres personnes qui ont abandonné le centre de la métropole pour aller bâtir leurs maisons dans une périphérie adjacente. J'ai pu parler avec des travailleurs et des propriétaires d'entreprises familiales, avec des vendeurs de bonbons aux alentours des écoles, avec des conducteurs de *bicitaxis* (vélos avec chauffeur), de taxis et de bus urbains. J'ai accompagné des femmes aux marchés pour faire des courses et aux écoles pour accompagner leurs enfants. Nous discutions pendant qu'elles faisaient leurs tâches ménagères ou bien pendant qu'elles travaillaient. J'ai dialogué avec de jeunes enfants, avec leurs parents et leurs grands-parents, avec des étudiants, des professeurs, des policiers et des anciens membres d'un gang. Je me suis entretenue avec tellement d'interlocuteurs que j'avais encore des boîtes remplies d'information après la perte de mon appareil photo et de mon magnétophone lors d'un vol. J'ai réalisé près d'une centaine d'entretiens, or quelques-uns sont restés dans le magnétophone et certains ont été transcrits sur papier, alors que d'autres représentent des confessions impossibles à révéler.

Comme il fallait s'y attendre, il y a eu des personnes qui se sont facilement prêtées au dialogue. Dans l'ensemble, il m'a toujours été plus facile de discuter avec les femmes qu'avec les hommes. Plusieurs personnes m'ont recontacté après un premier entretien pour continuer à me raconter d'innombrables problèmes personnels. En particulier, les sujets qui avaient un niveau d'études plus élevé et ceux qui avaient des postes de responsabilité dans des grandes entreprises locales ont été les plus réticents à m'accorder un entretien. Dans un milieu où la présence d'un représentant d'une instance issue du gouvernement (dans mon cas en tant que professeure universitaire) ne peut-être que préjudiciable, il faut toujours anticiper le risque que l'information octroyée soit utilisée à son encontre. Aussi, les enfants ont montré beaucoup d'intérêt à participer activement

dans le cadre de mes recherches. Cependant, en raison du sentiment d'insécurité et de violence qui règne dans le quartier, les parents ont l'habitude d'être extrêmement méfiants envers la présence d'un étranger. C'est pour cela que j'ai décidé de m'abstenir d'enregistrer des entretiens avec des mineurs, à l'exception de quelques cas spécifiques par le biais et en présence de leurs parents ou de leurs tuteurs. La situation avec les jeunes du quartier a varié davantage. Pendant que quelques-uns se sont montrés extrêmement réticents, d'autres ont exprimé à plusieurs reprises leurs intérêts en vue de collaborer à cette recherche, par exemple un jeune couple de la localité. J'attribue cela au fait qu'ils étaient encouragés à échanger leurs points de vue avec moi. À la fin, j'ai changé de regard face à quelques *grafiteros* qui maintenant ne sont plus de simples informateurs puisqu'ils sont devenus des amis proches. Les données qu'ils ont fournies m'ont été très précieuses. Cependant, je n'ose pas les citer de façon exhaustive afin de ne pas avoir le sentiment de trahir leur confiance.

J'ai ainsi décidé de ne pas interviewer certains individus en particulier. J'ai essayé pendant longtemps de ne pas recueillir de données liées au crime organisé dans la région, mais les voisins insistaient à souligner la gravité de la présence de la pègre et j'ai fini par accepter le fait que je pouvais seulement comprendre les formes de vie en considérant qu'il y avait un danger permanent. Je n'ai enregistré aucune information qui pourrait inculper les personnes que j'ai pu rencontrer. J'ai effacé et changé les prénoms de celles qui ont participé auparavant dans des activités illicites et j'ai seulement conservé les récits personnels qui sont en rapport à un passé lointain qui ne suppose à présent aucun danger pour les acteurs.

Les photos, les vidéos, les peintures et les témoignages recueillis attestent de la façon dont chaque informateur a été confronté aux moments de crise dans la région. Ceux-ci ont été profondément imprégnés d'émotions fortes et tous ensembles reflètent en toute

évidence une version partielle des évènements qui ont eu lieu dans cette zone. Il est donc impossible de reconstruire la perspective des acteurs selon une seule version. Pour articuler les évènements et les fragments des histoires que je présente dans la thèse, j'ai utilisé d'autres sources d'information, des données sociodémographiques, des études historiques, ainsi que des productions filmographiques et des notes journalistiques.

Ajoutons à tout cela l'information que les habitants ont partagée sur Internet : des vidéos sur YouTube, de la musique, des commentaires sur les réseaux sociaux, des annonces sur des pages spécialisées, des images sur Google Maps et toutes sortes de contenus dont la nature n'est pas privée. La navigation avec un moteur de recherche standard m'a permis ainsi d'accéder à une quantité importante d'informations qui auraient été inaccessibles d'une autre manière, car actuellement une bonne partie de la communication interpersonnelle passe par les réseaux d'Internet.

Cette profusion de données a été réorganisée dans le cadre de sept différents chapitres. Même si dans leur ensemble ces derniers s'interrogent autour de la même thématique, ils prétendent montrer plusieurs approches du même problème de recherche. Chaque chapitre commence avec l'explicitation de réflexions personnelles réalisées pendant sa construction et ils gardent tous une certaine indépendance les uns par rapport aux autres. Si nous reprenions la métaphore de la « structure du chou », nous pourrions affirmer que cette étude adopte celle d'une orange dont les quartiers seraient représentés par des chapitres gardant un haut degré d'autonomie, mais qui seraient reliés entre eux grâce à l'existence de relations intrinsèques.

#### Chapitre 1

Dans cette partie j'ai expliqué comment le quartier Miguel Hidalgo a été fondé et les manières selon lesquelles ses habitants se sont organisés pour satisfaire leurs besoins

fondamentaux. Après une courte exposition du contexte actuel, j'ai essayé d'établir si ce quartier et sa municipalité peuvent à juste titre être considérés comme étant pauvres par rapport à d'autres situations urbaines au plan national.

En grande partie, les vagues migratoires qui ont lieu pendant la première moitié du XXème siècle peuvent s'expliquer par l'attraction provoquée par la qualité des équipements urbains. Au tout début, les premiers arrivants se sont installés dans des quartiers relativement centraux et ce n'était que dans les années 1950 que les périphéries de l'État de Mexico ont commencé à se former. Mais on a observé au milieu des années 1970, la fermeture de grandes entreprises. La plus affectée a été Sidermex, propriétaire de *Fundidora Monterrey* et d'*Aceros Ecatepec*. Sa chute est liée à la situation de perte de stabilité économique du pays, car la prolongation et l'accentuation de la crise économique des années 1980 ont été provoqué par des évènements successifs comme l'augmentation des prix du pétrole au niveau mondial, la hausse des taux d'intérêt internationaux, la fuite des capitaux, les dévaluations de la monnaie, ainsi que plusieurs inflations et l'absence de politiques économiques pour éviter la suspension du paiement de la dette externe du Mexique.

Simultanément, les conditions de vie dans les zones rurales se sont précarisées. Cette situation a suscité une nouvelle vague migratoire vers les grandes villes. Même si au début s'installaient seulement dans cette région des personnes originaires de zones toutes proches, comme le quartier Santa Clara ou la Ville de Mexico, c'est aussi à cette même période que s'est intensifiée l'arrivée de contingents d'individus en provenance de l'intérieur du pays.

Les travailleurs qui étaient auparavant employés dans les usines ont lentement cherché de nouvelles stratégies de survie. Quelques-uns ont acheté des voitures pour les transformer en taxis, d'autres sont devenus fonctionnaires ou ils ont trouvé du travail dans des institutions privées, mais le secteur du commerce informel a été celui qui leur a davantage permis de subvenir à leurs besoins de base. Il était clair pour les nouveaux chômeurs et pour les familles de la Miguel Hidalgo que le succès allait plutôt arriver à partir du travail indépendant, celui-ci étant inspiré par les tâches qu'ils avaient à réaliser dans les usines. Dans la plupart des cas, la pauvreté et le manque de meilleures opportunités ont poussé les premiers habitants de la Miguel Hidalgo à déménager dans des endroits qui ne comptaient pas avec la moindre infrastructure urbaine, ceci n'a pas forcément été fait de par leur choix. Car c'était justement la précarité des conditions de vie qui les a menés à adhérer aux organisations sociales pour lutter en vue de l'obtention de services publics de base qui leur paraissent nécessaires. Même si pour les leaders de ces groupes locaux ces victoires constituaient seulement un premier pas vers des objectifs politiques plus ambitieux, pour la grande majorité des habitants les confrontations avec les représentants du gouvernement représentaient simplement un moyen d'atteindre un but et des résultats immédiats. Toutefois les individus paraissent avoir cessé de participer une fois que leurs besoins les plus essentiels ont été garantis à travers la création de nouvelles infrastructures publiques.

Les origines diverses des habitants rendent plutôt difficile le fait de penser qu'ils sont liés par une tradition culturelle commune. L'unité des gens de *la Miguel Hidalgo* est issue de la reconnaissance d'une situation précaire. Du fait que cette précarité peut seulement être satisfaite à travers du travail collectif, nous pouvons en conclure que le degré de cohésion social est directement proportionnel à la magnitude de la précarité. La comparaison réalisée est basée sur les données sociodémographiques disponibles qui suggèrent que les conditions générales de vie à Ecatepec demeurent encore très en-deçà de celles de l'entité la plus riche du pays, malgré le fait que la majeure partie de la population a maintenant accès à tous les services publics. Même en comparant avec le quartier plus pauvre de la

capitale, on observe qu'Ecatepec montre un niveau de développement légèrement inférieur. Bien que les données disponibles à ce propos ne soient pas assez nombreuses, nous pouvons signaler que la situation du quartier Miguel Hidalgo est encore plus détériorée. Selon ce que l'on peut y entrevoir, l'origine des carences semble correspondre au pourcentage réduit de la population qui travaille, avec la prééminence d'une main d'œuvre peu spécialisée, des emplois mal rémunérés et le manque de programme de sécurité sociale.

Bien que le contexte prend une autre tournure quand on contemple ce quartier vis à vis d'un autre reconnu par sa pauvreté. À Huajuapan de León, la plus grande ville de la région mixtèque de l'état d'Oaxaca, les maisons sont plus fragiles, les aménagements sont plus précaires, l'eau manque plus souvent, les salaires sont plus bas, le niveau d'études des gens est moins élevé et beaucoup plus des personnes vivent en situation de pauvreté. Donc, le problème ne réside pas dans le fait que les habitants de *la Miguel Hidalgo* ou d'Ecatepec soient très pauvres –malgré leur pauvreté la plupart d'entre eux parviennent à couvrir leurs besoins essentiels pour avoir « *una vida a medias* » (une vie incomplète), car les besoins essentiels de la population sont couverts par les autorités de façon insuffisante. C'est cette insuffisance et non pas les circonstances précédentes qui provoque le manque d'arrosage des jardins communs, l'état avancé de détérioration des routes goudronnées, la quasi absence d'entretien des écoles, les horaires très limités des bibliothèques publiques, le manque d'assainissement du canal d'eaux d'égout, etc.

La pauvreté de *la Miguel Hidalgo* est perçue par les habitants des quartiers voisins comme une conséquence des caractéristiques de sa population : ils sont pauvres « parce qu'ils le veulent bien », « parce qu'ils sont soumis », « parce qu'ils ont la pensée engourdie ». Par contre, les habitants de ce même quartier considèrent que la pauvreté est une circonstance qui ne peut simplement être surmontée avec deux outils particulièrement puissants : la

famille et le travail. Il est ainsi intéressant de noter que l'explication la plus claire à propos de la notion de pauvreté chez les habitants de *la Miguel Hidalgo* a été octroyée par un jeune trisomique. Après avoir été interrogé à propos du sens du mot pauvreté, Jaime a répondu de la façon suivante : « – (c'est) ne pas avoir le nécessaire pour s'en sortir plus tard. –Qu'est-ce qui est nécessaire ? –Une bonne famille ».

### Chapitre 2

Ce chapitre met en évidence le haut niveau d'inattention subi constamment dans la région. Plusieurs exemples sont présentés en vue d'illustrer les pratiques de travail et les pratiques thérapeutiques, depuis la forte vulnérabilité à laquelle les *ecatepequenses* sont confrontés jusqu'aux tactiques qu'ils génèrent avec l'ambition de pallier le manque d'aide publique. Quand je suis partie d'Ecatepec, les habitants du quartier étaient en train de lutter pour avoir accès aux services publics qui rendraient leur vie plus confortable. Le panorama s'est modifié de façon radicale pendant ces vingt dernières années. La population a augmenté et vieillie, les gens ont changé de métier et les grandes chaines commerciales sont arrivées sur place.

Dans le temps où j'habitais dans *la Miguel Hidalgo*, la région s'est caractérisée par la présence de commerçants ambulants. Ils semblent avoir été les objets de la professionnalisation de l'informalité à travers le temps. Le paysage s'est transformé complètement pour s'adapter aux exigences économiques de la population. Toute voiture est devenue un taxi potentiel et tout logement peut se transformer en petit magasin. Le manque d'emplois oblige les individus à concevoir leurs propres méthodes de survie en vue d'obtenir de quoi se nourrir. Le manque d'approvisionnement presque permanent en termes de matières premières, ce qui se transforme en une opportunité réelle lorsqu'avec un peu de créativité quelqu'un trouve une nouvelle façon de satisfaire un besoin.

Aucune régulation commerciale ou sanitaire ne semblerait prendre effet dans le quartier. Dans la pratique, il n'y a pas de réel empêchement si quelqu'un, du jour au lendemain, décidait d'ouvrir le magasin le plus invraisemblable dans une cour intérieure, sur le toit de la maison ou sur le trottoir. Cela se produit très naturellement. Les autorités n'ignorent pas l'existence de ces activités économiques irrégulières, mais ils les tolèrent car ils sont conscients du fait qu'une bonne partie de la population ne pourrait peut-être pas survivre autrement. Le problème réside dans le fait que l'attitude permissive du gouvernement frôle l'inattention à l'égard des habitants. L'absence de meilleures options de travail oblige souvent les habitants du quartier à travailler ou à vivre dans des conditions périlleuses et insalubres, comme celles de posséder une usine à fabriquer de l'encens dans une cuisine ou bien encore un élevage de porcs dans le garage.

De son côté, la participation de la municipalité s'est limitée au plus élémentaire. Les rues sont asphaltées mais les trous ne sont pas réparés. Le canal des eaux usagées a été assaini mais les caniveaux n'ont pas été nettoyés et il n'y a pas non plus de service de ramassage des ordures. L'installation d'un réseau d'approvisionnement en eau a bien été accomplie, mais le ravitaillement est devenu plutôt rare. Il existe bien-entendu une unité de soins médicaux mais celle-ci demeure insuffisante. Rien ne fonctionne vraiment complètement dans le quartier, c'est comme si les habitants devaient lutter pour bénéficier de leurs droits à des services qui par ailleurs sont assurés par l'État gratuitement. Dans *la Miguel Hidalgo*, les habitants non seulement s'auto-emploient, car dans le même temps ils s'auto-prescrivent des médicaments, ils se soignent par eux-mêmes et assurent leur propre sécurité.

Tout semble indiquer que trois modèles médicaux coexistent dans le quartier *la Miguel Hidalgo*: le modèle hégémonique qui est fourni par les institutions professionnelles de santé; le modèle alternatif qui est soutenu par les guérisseurs traditionnels et par les

vendeurs de produits naturels ; et enfin le modèle d'aide réciproque représenté par des centres de réhabilitation des drogues et les groupes des Alcooliques anonymes. Un dialogue s'est construit grâce aux patients entre les modèles médicaux qui demeurent radicalement distincts, ceux-ci sont loin de s'exclure les uns des autres et s'avèrent complémentaires. Le choix d'une ou d'une autre alternative de soin est dicté par sa facilité d'accès ou bien selon les moyens matériels du patient qui peut être en passe de pouvoir payer les consultations. Dans d'autres cas, ils dépendent de préférences personnelles. Ceci ne veut pas dire que tous les habitants du quartier ont le même niveau de confiance envers chaque système de service médical, car la population est considérablement hétérogène, mais il existe une sorte de culture médicale partagée qui rend possible la reconnaissance de chacune.

Il semble que connaître vaguement la Ville de Mexico est suffisant pour pouvoir appréhender l'hyper violence vécue à Ecatepec depuis quelques années. Une majeure partie de la population de *la Miguel Hidalgo* partage le sentiment de vivre dans le danger permanent. On peut constater cela dans les descriptions libres qui ont été demandées à 30 collégiens dans lesquelles on retrouve plusieurs allusions à des faits liés à l'insécurité. Les forces de police déployées dans la zone semblent insuffisantes. Selon le président de l'association des voisins du quartier, il y a seulement 6 voitures de police pour ce territoire urbain. De plus, les agents ont plutôt la réputation d'être des personnes ineptes et corrompues. Devant une telle situation, des personnes du voisinage ont commencé à s'organiser pour se protéger et pour se faire justice par eux-mêmes, ou bien par le biais de lynchages en public, ou bien encore à travers des dénonciations directes sur les réseaux sociaux.

Aujourd'hui presque aucun habitant de ce quartier n'estime que le gouvernement aille pouvoir un jour trouver des solutions à leurs problèmes. À mon avis, celui qui croit encore

aux dires du gouvernement va devoir « s'asseoir en attendant que cela n'arrive ». Tout ce qui existe a eu un coût. Les choses qui n'ont pas été obtenues à travers une manifestation ou un rassemblement sont le fruit du fait de prêter leur propre force de travail.

## Chapitre 3

Ici on propose l'existence d'un modèle économique très répandu dans cette communauté et qui est fondé sur la transformation de l'unité domestique vers une unité de production qui se répand vers d'autres collectifs à travers un réseau complexe de relations sociales. On y décrit aussi l'impact sur les stratégies économiques traditionnelles de l'introduction récente des principales chaînes de magasins de grande distribution. Enfin, on fait mention de quelques-unes des situations qui se présentent lors de cette situation critique.

Les rôles de genre dans *la Miguel Hidalgo* semblent poursuivre des schèmes extrêmement rigides.

Les responsabilités des parents s'orientent essentiellement dans le sens de l'interaction entre noyau domestique et l'extérieur. Les parents fournissent les ressources nécessaires, ils surveillent le comportement de ses membres envers la société et ils les défendent en cas d'agressions. Par contre, les oncles et les grands parents apparaissent comme des figures externes qui potentiellement peuvent devenir internes. Ils ne sont pas les parents mas ils ont la possibilité de prendre cette place, et dans cette virtualité leurs actions émulent les comportements paternels.

La plupart des rôles assignés aux femmes sont liés à la garde des enfants et aux tâches ménagères malgré le fait qu'elle soit la responsable principale, on attend toujours l'aide d'autres femmes de la famille. Bien que la descendance de deux côtés soit reconnue de façon nominale, dans *la Miguel Hidalgo*, on observe une certaine tendance à la matrilinéarité. Cela signifie que les femmes, en particulier, s'occupent de l'éducation des

enfants et que, d'une certaine façon, le lien avec le domaine domestique est transmis par la voie féminine : la maison maternelle est considérée plus à eux, les grands-parents maternels sont plus proches et les interactions familiales plus régulières.

La vie à Ecatepec semble nécessiter de la collaboration constante entre ses habitants. On fait appel aux voisins en cas d'agression externe et aux groupes d'auto-assistance pour chercher la guérison émotionnelle. Depuis la fondation du quartier les gens ont compris que les grands problèmes peuvent être affrontés seulement de façon collective, et c'est pour cela que *la Miguel Hidalgo* s'est transformé dans un réseau gigantesque de relations sociales à l'intérieur duquel les mécanismes de réciprocité jouent un rôle fondamental. La famille apparaît dans le discours collectif comme un organisme dont l'unité est le résultat de l'entraide. Pendant un exercice de libre association d'idées autour de la notion de « famille » où 50 élèves d'un collège ont participé (17 filles et 33 garçons), plusieurs d'entre eux ont utilisé les mots « soutien » et « solidarité » (avec 34 et 33 points respectivement). Des concepts semblables comme dans les cas des mots « aide » et « soins » sont apparus lorsque j'ai demandé au groupe de définir ensemble le mot « frères »

Les membres d'une famille élargie en fonction de liens paternels et maternels échangent souvent différents services qui peuvent aller dès la garde des enfants jusqu'aux petit emprunts de vêtements, de nourriture ou bien d'argent, aussi ils peuvent s'entre aider à trouver du travail ou à accueillir quelqu'un de façon temporelle. Ces services peuvent atteindre aussi les amis et les voisins, à condition qu'il n'y ait pas une asymétrie trop évidente.

Les réseaux de réciprocité à l'extérieur et les cercles de participation à l'intérieur sont les fondements plus importants sur lesquels reposent l'organisation et la survie de la famille depuis que la conformation du quartier Miguel Hidalgo. Dans la réciprocité on trouve

deux façons d'échange –le don asymétrique et le don symétrique- qui se transforment en alliance vers l'extérieur du groupe familial. Ceux-ci opèrent comme un genre de soutien au cercle de participation. La valeur du cercle de participation est centrée sur la capacité de partager et de préserver un bien commun, elle se base sur les liens de parenté et se classifie en deux dimensions : la participation domestique et la participation de travail. La première participation appartient et elle est gérée à l'intérieur des foyers par le genre féminin. La deuxième est observée sous les formes d'organisation des entreprises familiales et elle est réservée, sur tout, aux hommes qui ont une certaine hiérarchie. Cependant, ces formes traditionnelles d'organisation familiale ont commencé un processus de transformation. Les crises économiques et la libéralisation du marché ont provoqué la fermeture d'un bon nombre d'usines dans la zone d'Ecatepec, et avec ceci le régime de bien-être et les marchés du travail se sont transformés. Par conséquent, les habitants du quartier ont créé des petites entreprises et des petits commerces familiaux ceci correspond au moment à l'apogée du cercle de participation. Actuellement, il y a très peu des petits commerces familiaux qui marchent encore et ils sont constamment en crise. Ces crises économiques ont aussi provoqué des réajustements dans l'organisation des foyers. La famille a été obligée d'intégrer toute sa main d'œuvre disponible au marché du travail, en particulier celle de la mère. Les deux parents ont dû s'intégrer au marché du travail dans des conditions de haute précarité et ils ont négligé le noyau familial. Les heures que les enfants restent seuls, hors de la surveillance des parents, se multiplient jusqu'à l'adolescence.

#### Chapitre 4

Les possibilités d'ascension sociale des habitants de *la Miguel Hidalgo* à travers la scolarisation sont explorées dans ce chapitre. Quelques-uns des problèmes principaux que

les jeunes ont l'habitude d'affronter autant dans le milieu scolaire comme familial sont ici illustrés, ceci basé sur des données statistiques et des cas particuliers. On fait un compte rendu des facteurs qui touchent le rendement scolaire des élèves de l'école secondaire, selon il a été constaté. Ici, l'exemple du travail des enfants aide à comprendre comment quelques stratégies économiques qui ont été mises en œuvre souvent par les habitants du quartier peuvent être un obstacle dans le parcours académique des plus jeunes.

Presque tous les habitants de *la Miguel Hidalgo* coïncident sur le fait de reconnaître que l'éducation est l'outil principal pour atteindre l'ascension sociale. Ils le savent, car ils ont connu quelques individus qui ont pu achever leurs études professionnelles, grâce à un effort inusuel. Ce n'est pas forcément nécessaire de les imaginer comme des personnages légendaires dont la prouesse a été racontée de génération en génération. Même lorsque la majorité d'entre eux finit par déménager, ils reviennent de temps en temps et les voisins les voient en train de conduire des voitures, ils sont habillés différemment et ils parlent d'une autre façon. Combien d'entre eux n'auraient pas voulu apparaître comme cela et combien d'entre eux aimeraient avoir en enfant comme ceux-ci ? Ils semblent tous être prêts à faire leur meilleur effort, mais un jour ou l'autre ils se rendent compte de la difficulté que cela représente afin qu'ils puissent atteindre le but d'avoir une formation professionnelle.

Les écoles présentes dans la région n'ont pu exister qu'à travers le travail et l'effort que les habitants du quartier ont réalisé pendant plusieurs années. Pourtant actuellement celles-ci ne sont pas encore entièrement convenables, car les programmes d'études ne sont pas toujours adéquats, les installations se trouvent dans de mauvaises conditions et les enseignants ne sont pas toujours assez motivés pour faire face à une population d'étudiants qui bien souvent ne montrent pas beaucoup d'intérêt envers le travail à l'école.

Les parents savent qu'on leur demandera une contribution économique en raison du mauvais état des installations, mais aussi en raison de l'austérité budgétaire, malgré la gratuité de l'éducation publique. C'est de cette façon qu'ils ont réussi à obtenir des écoles et à les préserver. Les enseignants ne comptent pas toujours parmi les meilleurs. Quelques-uns sont âgés, fatigués et malades. Beaucoup parmi eux accomplissent de grands efforts pour enseigner dans des endroits éloignés et dangereux, où souvent ils vont trouver des parents et des élèves très peu motivés pour travailler.

Les familles du quartier ont tant de problèmes et l'équilibre est tellement fragile que presque n'importe quelle éventualité peut menacer de mettre fin à leurs expectatives académiques. Il existe des familles tellement nombreuses qu'il est impossible pour les parents de donner l'attention nécessaire à chacun des enfants. Les parents célibataires doivent « se plier en deux » pour s'occuper de l'entretien du foyer et du soin des enfants. Il y a des parents qui ne comptent pas avec les connaissances nécessaires pour aider leurs enfants à faire les devoirs à la maison. La pauvreté, la toxicomanie et la violence dans les rues sont présentes en permanence. Cet ensemble de conditions entraîne le fait que la plupart des jeunes ne peuvent pas poursuivre d'études à l'université.

Les habitants du quartier sont au courant de tout cela. Et c'est pour cette raison qu'ils décident de ne pas miser toutes leurs ressources sur le développement académique de leurs enfants. Beaucoup d'entre eux préfèrent apprendre aux enfants à travailler dès qu'ils sont petits, surtout chez les garçons. Ils sont ainsi intégrés à l'entreprise familiale pour qu'ils obtiennent un moyen de gagner leur vie, surtout en cas d'échec scolaire. Pour le moins, ils connaissaient bien cette voie d'apprentissage, car elle a été parcourue par plusieurs générations en étant vécue personnellement. Cela a démontré qu'elle est capable de garantir la survie de toute la famille. La répétition du modèle économique préexistant se transforme comme une condition de plus pour l'échec scolaire, en divisant les efforts.

Dans les familles plus défavorisées, le chômage et l'absence d'un des parents peuvent entraîner les mineurs vers la recherche d'emploi par eux-mêmes. C'est le cas des quelques jeunes qui emballent les courses dans les supermarchés, des ouvriers de *maquiladoras* (usines de montage) et des employés auxiliaires généraux qui travaillent de longues journées afin de percevoir un revenu qui puisse leur permettre de compléter le budget familial. Dans ce contexte, il est fréquent que le rendement scolaire soit touché et qu'une augmentation dans l'adoption de conduites à risque soit enregistrée. Ceci arrive parce que les mineurs ne développent pas d'activités qui puissent avoir une continuité pour plus tard dans leur trajectoire. Et il peut arriver ainsi qu'ils sacrifient l'école contre un revenu relativement faible.

Le travail chez les adolescents représente une sorte de corde de funambule sur laquelle les jeunes et leurs familles essaient de maintenir un équilibre complexe entre, d'un côté, l'apprentissage et le soutien économique, et d'un autre côté, le risque que son abus puisse entraîner une limitation de leurs possibilités de développement personnel.

Cette situation s'expliquera plus clairement avec l'analyse des récits biographiques de quatre différents habitants du quartier qui ont dû travailler pendant leur propre adolescence. Est-il possible de vaincre toutes ces situations adverses ? Nous pensons que oui, mais que de gros efforts sont nécessaires et qu'il y a des sacrifices que beaucoup de familles ne sont pas prêtes à accomplir. Ceci est démontré clairement dans les quatre histoires de vie qui ont été analysées ici.

## Chapitre 5

Dans ce chapitre, le contraste de quatre histoires de vie racontées par deux fratries montre comment les différences sociales sont conçues depuis le noyau familial. On essaie ainsi de mettre en évidence quelques-uns des principaux facteurs qui empêchent le développement des jeunes de façon adéquate (la violence, les carences économiques, la négligence parentale, les maladies) et la manière selon laquelle le travail des enfants, selon les circonstances, peut favoriser ou bien limiter leurs performances dans le milieu éducatif.

Les deux familles, les Hernández et les Miranda, ont en commun un passé marqué par la migration interrégionale. Elles possèdent un ancêtre du sexe féminin d'origine autochtone qui a été obligé de migrer vers le centre du pays en raison de la dégradation des conditions de vie à la campagne. Autant l'une que l'autre a passé quelque temps dans la capitale avant d'arriver à Ecatepec. Les pères respectifs de ces deux familles ont dû travailler ardument avant d'arriver à l'âge adulte. Ils étaient des hommes violents et les deux ont fini par agresser leur propre famille. Mesdames Hernández et Miranda ont partagé le logement avec les familles de leurs conjoints juste après le mariage. Aucune d'elle n'a travaillé de façon continue pendant qu'elles étaient mariées. Toutes les deux ont dû supporter de mauvais traitements qu'elles ont subi de la part de leurs maris. Dans ces deux exemples, on compte un total de six enfants. Enfin, comme on peut aussi le constater dans ces deux cas, c'est le quatrième enfant qui a bénéficié de l'obtention d'un certain confort au niveau économique.

De la même façon, Fernando Hernández et María Miranda se présentent comme étant des personnes défavorisées dont l'existence dépend en grande mesure de leur insertion socio-familiale. L'un comme l'autre considère qu'une légère amélioration de leurs conditions de vie serait considérée comme un futur désirable, surtout en raison du fait qu'ils ne veulent pas que leurs enfants soient confrontés à des expériences difficiles qu'ils ont pu subir auparavant.

Fernando et María ont dû travailler depuis qu'ils étaient petits. Le premier a travaillé en dehors de la maison pour nourrir sa famille pendant les absences constantes de son père,

et la deuxième a travaillé à la maison pour aider sa mère avec les tâches ménagères ou à chercher un petit revenu additionnel. Les deux ont connu la faim tout au long de l'enfance et ils n'ont pas eu d'autre choix que d'assister à l'école mal nourris, mal habillés et souvent sans avoir bien dormi.

María était plutôt une bonne élève, mais Fernando ne l'était pas. Tous les deux ont souffert d'une négligence totale de la part de leurs parents à propos de l'école. Les deux ont vécu des problèmes de discipline et ils ont subi des échecs scolaires qui à plus long terme ont eu des répercussions sur l'abandon des études.

Ceux qui sont mariés aujourd'hui ont été victimes de violences de la part de leurs parents. Ils les ont affrontés : Fernando pour défendre sa mère et María pour se protéger. Les deux se sont réfugiés dans la rue où ils ont développé des conduites antisociales liées à l'exercice de la violence et à la consommation des stupéfiants.

Comme dans beaucoup d'autres sociétés urbaines, ici les transitions principales sont marquées par les rythmes scolaires, l'entrée dans le système éducatif, l'accès au niveau secondaire et l'abandon des études. Dans ce milieu, ce sont les échecs successifs qui ont affaibli leurs capacités de développement. Les principaux points d'inflexion que j'ai pu reconnaître ont conduit au départ de la grande sœur de Fernando, ce qui a créé le besoin de travailler davantage pour nourrir la famille, ainsi que la confrontation avec le père alcoolique. Pour María, la mort de son premier frère a provoqué chez sa mère des crises nerveuses. La violence intrafamiliale a augmenté et la charge de travail s'est accentuée pour elle. Le premier de ces évènements a eu lieu au début de l'âge adulte, et le deuxième pendant l'enfance. Ces deux évènements ont eu comme résultat principal la transformation radicale des rôles de ces protagonistes à l'intérieur de leurs respectives familles qui sont perçus en tant que fournisseur-protecteur ou bien en tant qu'employée domestique non-salariée.

Les récits de Jorge Hernández et de Paula Miranda présentent aussi de nombreuses coïncidences. Tous les deux se présentent comme étant des personnes qui ne sont pas soutenues comme il se doit par leurs parents en cas de besoin. Dans les deux situations, le point d'inflexion le plus important est celui d'avoir commencé à travailler, car ceci ne leur a pas permis d'acquérir l'indépendance nécessaire afin de pouvoir poursuivre leurs études, mais ils se sont surtout transformés en fournisseurs matériels: Jorge paie les réparations de la maison, Paula donne une partie de son salaire à ses parents. Ces fonctions qui se prolongent jusqu'à la vie d'adulte leur permettent de s'insérer dans leurs familles en tant qu'agents de l'extérieur qui continuent à apporter des bénéfices à leurs unités domestiques respectives.

Le contraste avec les expériences de leurs frères et sœurs aînés est d'autant plus évident. Même si Jorge et Paula ont grandi en sentant un certain abandon et avec un manque de reconnaissance, il est indéniable que les situations qu'ils ont vécues ont été largement plus avantageuses que celles de Fernando et María. Jorge et Paula sont entrés sur le marché du travail afin de pallier les dépenses que leurs parents ne pouvaient pas assumer. Aucun d'entre eux n'a dû administrer la maison, comme María, parce que sa mère était handicapée à cause de crises nerveuses. Ils n'ont pas dû assurer non plus l'entretien de leurs familles, comme Fernando, car ses parents travaillaient loin. Si pour Fernando et María la charge excessive de travail a été une limitation dans leurs parcours académiques, pour Jorge et Paula ceci a constitué un moyen de garantir la continuité éducative jusqu'au niveau supérieur. Il semble que les coups reçus par les plus jeunes ne les sont pas autant marqués, car ils n'ont pas considéré pertinent de parler à ce propos au cours du récit de leurs histoires de vie.

Pourquoi malgré le fait d'appartenir à la même famille, les trajectoires de vie des frères et sœurs aînés se sont-elles éloignées autant de ceux des plus jeunes ? Il est vrai qu'il y a

eu des moments de crise dans les trajectoires des parents, qui ont coïncidé avec des moments de conjonctures difficiles des enfances et des adolescences et les plus âgées (ils le formulent en disant « qu'il n'a pas vraiment eu d'chance »), mais il semble plutôt qu'il s'agit d'une sorte de sélection artificielle mise en place par leurs parents. Pourquoi Marcela, la grande sœur de Fernando, a eu l'opportunité de continuer ses études et de partir d'Ecatepec et pas lui ? Pourquoi Susana, la deuxième sœur de María, n'a pas été battue de la même façon et elle n'a pas été obligée de travailler pour aider avec les dépenses de la maison ?

Est-ce que ceci pourrait s'agir d'une sorte de stratégie cannibale à travers laquelle une famille nombreuse décide de « sacrifier » l'un de ses enfants pour que les autres puissent s'en sortir ? Possiblement, cette hypothèse paraît exagérée dans un premier temps, mais elle ne l'est pas si l'on considère que les quatre exemples analysés ne représentent pas de cas isolés. Gina, la mère des filles Miranda, n'a pas pu conclure l'école primaire parce qu'elle était responsable des tâches ménagères et de la garde de ses petits frères et sœurs depuis toute petite. Martha, la quatrième sœur du père des enfants Hernández, n'a même pas pu apprendre à lire, mais l'oncle Carlos a conclu ses études d'odontologie. Ángeles, la fille ainée des Correa, une famille des quincailliers de la Miguel Hidalgo, a réussi avec beaucoup d'efforts à achever l'école primaire, mais sa grande sœur Camila s'est donné le luxe d'abandonner les études d'architecture pour commencer ceux de kinésithérapeute. Mario Puente, un agent de police alcoolique du même quartier, a quant à lui commencé à travailler dès qu'il a fini l'école primaire. En revanche, sa sœur Sofia a réussi à achever ses études de chimie. Après la mort de leur mère, les sœurs García ont dû arrêter l'école secondaire pour prendre en charge les affaires quotidiennes de la maison. Leur frère Saul étudie pour sa part à l'Université Nationale Autonome du Mexique.

Ce n'est pas de l'histoire ancienne. Il y a plusieurs histoires comme celle de Marco qui a un père toxicomane et travaille dans une *maquiladora* (usine de montage) pour soutenir sa mère et sa petite sœur ; Tomás, le « garçon à trois boulots » a commencé à travailler à huit ans parce que ses parents ne pouvaient plus couvrir les dépenses de la famille, ou encore celle de Toño qui avec son travail a bien l'intention de payer un local commercial pour que sa grande sœur puisse monter un salon de coiffure. Dans l'échantillon des 444 élèves de l'école secondaire, nous avons trouvé qu'un total de 37 jeunes sont dans des situations similaires à celles de Fernando et María. Est-ce que les jeunes qui travaillent de façon excessive, ou qui sont responsables de leurs frères et sœurs, pourront réellement poursuivre des études dans le futur ? Ou bien devront-ils se « sacrifier » pour subvenir aux besoins de leurs familles ?

Les histoires familiales des Hernández et des Miranda ne sont pas hors du commun. Tout comme les autres histoires du quartier, elles tirent leurs origines dans les migrations rurales-urbaines des populations de plus défavorisées du pays. Pendant les crises économiques des années 1980, ces conditions financières sont devenues bien plus difficiles, avec des revenus faibles et inconstants pour Carlos Miranda et avec le besoin d'un logement pour Roberto Hernández. Les deux familles ont utilisé la même stratégie pour éviter de tomber dans une pauvreté extrême : celle d'incorporer toute la main-d'œuvre disponible dans le foyer à la génération de revenus.

Les récits de María et de Fernando ont été profondément marqués par la violence que leurs parents ont exercée sur eux. Leurs géniteurs respectifs étaient davantage connus par leur agressivité. Cependant, il est frappant de voir comment aucun des petits enfants n'a pas été confronté à ces agressions de la même façon que les plus âgées. Est-ce que d'une certaine façon ces formes d'intimidation ont possédé une fonction dans l'organisation et avec la distribution des rôles familiales ?

Dans le cas de María, les épisodes de violence physique dont elle fait allusion sont associés à un message explicite : « j'avais beaucoup de responsabilités : de la garde de mes frères et sœurs, des tâches ménagères, et quand quelque chose n'allait pas mon père me battait ». Dans les souvenirs de Paula, en revanche, le père seulement l'a confrontée de façon verbale pour lui rappeler leur inter-indépendance : « le bénéfice est pour toi, il n'est pas pour moi, si tu veux étudier, tu vas te payer les études ». Fernando de son côté a été stimulé de façon positive par son père pour qu'il commence a exercé son métier – voici l'explication des bons souvenirs qu'il garde de son enfance – et de façon négative par rapport aux études –des coups associés au moment de faire les devoirs scolaires –, du simple conditionnement pavlovien.

Les aînés ont fini par apprendre à entrer en contact avec les autres à travers la violence. María a tapé « les gamines de l'école », Fernando participait aux bagarres de la rue. Dans les deux cas, leur agressivité a fini par provoquer leurs sorties des institutions éducatives. Le harcèlement prolongé de la part du père a failli provoquer la fuite de María. Cela ne s'est pas produit, mais il est possible que le changement prématuré de situation conjugale a pu être accéléré par le désir de lui échapper.

On a observé que dans les deux cas la violence marche comme une manière de perpétuer des rôles extrêmement rigides entre certains membres de la famille. On peut dire que le cumul de faits violents exercés par les représentants de la collectivité tout au long de la vie d'un individu est dirigé à assurer la permanence des sujets dans les circuits familiaux de collaboration. Comme la violence a un effet négatif sur le rendement scolaire, on peut déduire qu'en limitant la promotion sociale des individus agressés, même après avoir formé leurs propres familles, ceux-ci se sentent obligés de rester dans la position de personnes dans le besoin qui sont dépendantes du noyau familial.

Paula et Jorge ont vécu dans les mêmes conditions précaires qui ont bouleversé la vie de Fernando et María. Ils ont aussi travaillé avant d'atteindre l'âge de la majorité. La différence réside dans le fait que pendant que les aînés ont été obligés de contribuer à la survie du ménage. Les enfants ont seulement eu la possibilité de s'occuper des dépenses nécessaires pour continuer leurs études, car cette activité demeure centrale pour leur propre promotion sociale. Paula et Jorge, ayant moins souffert de la violence parentale ou ayant pu s'en évader, n'ont pas quitté la maison de façon prématurée, car ils ont eu la possibilité d'y rester plus longtemps jusqu'au moment de pouvoir se garantir une émancipation plus aisée.

La position de María et Fernando en tant qu'ainés paraît constituer un facteur de risque pour l'échec scolaire. En effet, on observe dans l'échantillon de 444 étudiants d'école secondaire que le pourcentage d'ainés qui travaillent est supérieur à celui de ceux qui occupent une autre place dans la fratrie -41% contre 34,7%-. De plus, les moyennes chez ceux-ci sont aussi inférieures (37% contre 29,5%). Parmi les ainés, il est en outre plus fréquent de trouver des jeunes qui disent travailler, faire des tâches ménagères ou garder les frères et sœurs quand ils ne sont pas à l'école (30,7 contre 27,5). Dans les cas analysés ici, le sexe des individus est seulement pertinent quand on prend en compte les rôles qui sont assignés. Le sexe masculin est chargé de trouver des ressources financières et les femmes sont en charge des tâches ménagères. On peut dire à façon à conclure que, dans des situations de crise, la position des individus à l'intérieur de la famille provoque des avantages et des désavantages, à caractère positif ou négatif, qui se traduisent en termes de forces et de faiblesses dans le cadre de la construction biographique du futur (Saravi, 2009 : 69).

On constate que tous les participants se sont sentis obligés de faire allusion à leurs positions dans leurs circuits familiaux respectifs. Du fait que la persistance de l'unité

domestique dépendait de la collaboration de ses membres, on observe qu'aussi bien María que Fernando a dû adopter un rôle productif (en tant que fournisseurs matériels) depuis le plus jeune âge et que, au fur et à mesure qu'ils se sont éloignés de leurs groupes et qu'ils ont eu des enfants, ils sont passés à une position en termes de besoins qui est semblable à celle de leurs parents. Les plus jeunes, en revanche, ont transité d'une figure de protégés (assistés) pendant l'enfance vers celle de producteurs (fournisseurs) dès qu'ils ont commencé à prendre leur indépendance, mais aussi à se transformer en adultes et à avoir des revenus plus significatifs, c'est-à-dire suffisants pour payer leurs frais au-delà de leurs propres dépenses.

Les histoires de ces frères et sœurs ont démontré que l'addition de multiples facteurs au cours d'un certain temps historique, personnel et commun, est chargée de situations d'inégalités d'opportunités qui ont conditionné ainsi leurs parcours. Ce qui attire notre attention concerne le fait que cette inégalité ne puise pas son origine à la marge de la société ou dans les institutions, mais elle est conçue, développée et perpétuée au sein de l'unité domestique, car l'inégalité nait dans la famille et elle se renforce et devient de plus en plus présente grâce à l'éducation scolaire.

# Chapitre 6

Ce chapitre est totalement dédié aux jeunes. À travers une petite reconstitution historique, la description commence par des situations de crise qui ont donné lieu à la guerre entre bandes dans les années 1980 et 1990. On explique la manière selon laquelle le crime organisé s'est infiltré dans les organisations des jeunes et comment la rue n'est qu'un espace de socialisation pour ceux-ci.

Depuis ses origines jusqu'à aujourd'hui, le quartier Miguel Hidalgo a changé de façon considérable. La guerre de bandes de la fin du dernier siècle a provoqué des multiples

dégâts chez les habitants d'Ecatepec. Un des principaux objectifs de cette lutte entre bandes était la délimitation du territoire. Les pires scènes de violence entre bandes avaient lieu dans les *tocadas* (petits concerts). Les bandes se consolidaient en partageant des expériences quotidiennes, à travers des rapports personnels, en prenant la défense de certains, et en identifiant des ennemis communs. Les témoignages les plus dramatiques ont été obtenus auprès des jeunes qui ont eu des rapports avec des bandes depuis l'enfance.

D'un point de vue simpliste on pourrait penser que les jeunes entrent dans le monde de la délinquance en raison d'un certain manque des valeurs qui a pour conséquence la désintégration de la famille, comme l'affirment certains hommes politiques. Cet argument rend invisibles les conditions structurelles sur lesquelles leurs biographies sont construites. On ne peut pas concevoir les jeunes et les membres d'une bande comme un objet homogène. En revanche, les profils de ceux qui ont participé aux conflits semblent montrer une constante. Toutes les personnes que j'ai pu interviewer à cet égard ont grandi en recevant très peu d'attention de la part de leurs parents, car ils ont eu de grosses difficultés au plan matériel et bien souvent ils ont subi de mauvais traitements de la part de leur famille.

Du fait que ces délinquants étaient les enfants, les frères ou les amis des autres habitants, les personnes interviewées semblent plus empathiques envers eux par rapport à leurs relations avec de nouvelles organisations criminelles. Cependant, il est peu probable que ce passif soit regretté. Des évènements comme la fête des *Los Farmacos* montrent que jusqu'à un certain point les voisins considèrent que ces bandes font partie de leur identité. Les gens racontent que peu après l'année 2000, le crime organisé s'est infiltré dans les bandes. Beaucoup de jeunes qui y participaient ont été cooptés par les cartels internationaux, alors que d'autres ont fini en prison et que quelques-uns ont été assassinés.

La violence a fait partie de la vie dans cette zone urbaine depuis plus de 30 ans. La différence aujourd'hui est que, si auparavant elle était gérée par les jeunes eux-mêmes, maintenant ceux-ci ont été réduits à de simples pions, de la chair à canon au service des entreprises transnationales dont les gains rarement bénéficient à la majeure partie de la communauté. Les rues qui avant faisaient partie d'un territoire en dispute, maintenant sont la propriété de ravisseurs, de petits narcotrafiquants et de sicaires qui ne voient dans les rues qu'un grand marché de la mort, un endroit où l'on prend de force les choses qui ailleurs doivent être échangées contre de l'argent.

Devant un environnement aussi toxique, de plus en plus des jeunes se renferment dans des mondes cybernétiques qui sont ouverts à une société globale, mais en même temps ils s'échappent de cette vie quotidienne de quartier. Beaucoup d'individus préfèrent prendre pour modèle des personnalités médiatiques. Ils choisissent de chercher des affinités avec des amis presque fictifs sur Facebook ou bien ils ne connaissaient pas d'autres jeux que celui proposé par l'interface de l'ordinateur. La fausse sécurité ressentie en restant enfermé chez soi semble réconforter les parents, qui sont de plus en plus prêts à leur octroyer tous les outils de cette pseudo-socialisation. Ils s'inquiètent de voir les faibles possibilités qu'auront leurs enfants en vue de reproduire des stratégies socio-économiques leur permettant la survie.

## Chapitre 7

À travers plusieurs exemples issus des terrains de la production culturelle et de l'expression religieuse, nous présentons les manières selon lesquelles les jeunes prétendent transformer la société, que ce soit par le biais de la réaffirmation des liens communautaires ou par celui de la construction de nouvelles identités. Finalement, nous

exposons comment le graffiti mural s'est transformé en porte-parole des opinions et des émotions de la communauté dans cette nouvelle situation de vulnérabilité.

Devant le risque de décomposition sociale, nous trouvons aussi un vaste groupe hétérogène de jeunes qui depuis leurs très divers espaces personnels, comme l'art et la religion, se servent de la rue pour essayer de transformer *la Miguel Hidalgo* en un meilleur endroit pour vivre. Nombreux sont les adultes qui ont exprimé leur angoisse à propos de l'état d'esprit des jeunes, mais il convient de signaler que beaucoup d'entre eux sont préoccupés par la situation actuelle du monde et ils cherchent des moyens de disposer d'un impact sur l'ensemble de la société.

Les spécialistes religieux de la région sont souvent d'accord sur le fait que les jeunes ont plutôt tort et que le malaise ressenti par eux n'est qu'une conséquence de leur éloignement de la religion. Ce que j'ai pu observer pendant mon travail de terrain est complètement différent. On peut constater une participation très importante de la part de jeunes dans presque toutes sortes de cultes publics qui surgissent, mais ceux qui assistent régulièrement à l'église ne sont pas nombreux.

La fête catholique de la Vierge de Guadalupe représente sans aucun doute un culte qui implique une forte tendance à promouvoir l'unité de la communauté urbaine. Les détenteurs des images pieuses font l'effort de rassembler le plus possible de voisins et ils leur proposent à manger. Les participants reconnaissaient qu'il existe un bénéfice collectif quand ils donnent de l'argent pour la réalisation de la célébration. C'est une cause commune. La fête de *Los Farmacos* apparaît comme une sorte de pratique de redistribution dans laquelle leur alliance avec la communauté d'origine est renouvelle en partageant le fruit de leur travail.

En revanche, l'Église Maranatha a fondé son prêche en relation à l'existence supposée de valeurs chrétiennes universelles. Elle accueille toutes sortes de personnes, sans considérer

leur passé ou leur lieu d'origine, mais elle se renferme sur elle-même quand elle empêche ses fidèles de partager leur doctrine. En tout cas, cette offre semble être l'abstraction par rapport à la société de la Miguel Hidalgo –surtout *guadalupana* (fidèle à la Vierge de Guadalupe– en échange de l'intégration dans une nouvelle communauté globale qui offre la transformation personnelle et des liens solidaires.

Le culte à la Sainte Mort semble quant à lui renoncer à toute forme de communauté, car lorsqu'ils organisent un rassemblement collectif, les participants ne sont pas obligés de partager les mêmes croyances que les instigateurs du mouvement. L'appartenance à ce culte n'implique pas l'adoption d'un code moral spécifique et elle n'implique pas l'abandon d'autres doctrines. Il s'agit d'une dévotion strictement individuelle où sont pris en compte exclusivement les dons réciproques qui sont échangés avec l'entité surnaturelle.

Si l'on considère que l'organisation socio-économique conditionne les aspects idéologiques d'une communauté en dernière instance, on peut imaginer que le culte *guadalupano*, d'une certaine façon, représente une expression symbolique de ce modèle socio-économique basé sur la collaboration et la réciprocité, ce qui malgré la crise permet néanmoins la survie de la majeure partie de la population. Le pentecôtisme et le culte à la *Santa Muerte* (Sainte Mort) constituent quant à eux des alternatives idéologiques pour les habitants qui ont adopté des modes de vie qui sont plus individualistes.

En outre, on observe dans le quartier de multiples manifestations culturelles qui, d'un côté ou de l'autre, s'orientent vers la création de nouvelles identités locales, parmi lesquelles on peut remarquer les écoles de dance, les expositions artistiques et surtout la pratique du graffiti.

Les premières expressions de graffitis naissent en lien avec la délinquance chez les jeunes, mais elles s'éloignent avec leur l'intégration dans société. Le graffiti n'est pas l'antidote contre la toxicomanie et le conflit social, comme cela est présenté par les autorités locales, mais sa prolifération est plutôt le symptôme d'un changement des protagonistes : ceux qui maintenant gèrent la violence ne créent pas de graffitis, mais des narco-messages (narcomantas). Les premiers graffitis, associés aux bandes de jeunes, possédaient en commun la finalité d'établir des limites territoriales qui étaient en dispute. Ceux d'aujourd'hui sont beaucoup plus individualisés et sont utilisés en vue de faire transporter des identités jusqu'à des endroits éloignés, car les images murales ne voyagent pas seulement avec les *grafiteros* (auteurs des graffitis), mais aussi à travers d'Internet grâce auquel elles atteignent d'autres continents. L'homogénéité de la marque pandillera (propre à la bande) permet une reconnaissance plus aisée dans n'importe quel contexte ; le tag moderne, formé à travers la déformation de la lettre, prétend diffuser des motifs très peu lisibles qui frôlent la pure valeur esthétique. Tous les deux partent de mouvements qui ont été conçus à l'étranger quand bien même le graffiti moderne insère des motifs mexicains emblématiques qui le dotent d'un caractère régional ou local. Le graffiti peut ainsi représenter un acte transgressif d'auto-affirmation, mais il peut aussi impliquer l'appropriation et la diffusion de valeurs partagées par la communauté, c'està-dire la mexicanité, la culture populaire du quartier, les croyances religieuses et la critique envers l'État. Précisément, ce serait par le biais de la présence de connotations communément acceptées que le graffiti de rue se transforme en une sorte de porte-parole des sentiments populaires. Des espaces n'ont pas été créés pour le graffiti, mais c'est bien son utilisation qui devient de plus en plus fréquente pour exprimer des questions aussi variées que les célébrations locales, l'adhésion religieuse, l'absence d'un être cher ou la promotion d'un magasin local.

Des graffitis sont réalisés de façon express avec l'intention de détériorer les biens de l'État ou des institutions qui représentent le pouvoir économique –comme ceux qui sont réalisés

sur les vitres des banques—, d'autres se transforment en objets de commerce en devenant des annonces publicitaires et d'autres encore, financés par leurs créateurs se réalisent purement pour le plaisir esthétique. Le graffiti n'est pas forcement de l'art, de la marchandise ou du vandalisme, il s'agit d'une expression populaire qui, au moins dans le cas de notre étude, donne de nouvelles significations aux espaces qui sont en général caractérisés par la violence et la marginalisation.

On trouve constamment sur la peinture murale de la région un message qui à la base peut paraître extrêmement simple : « Nous sommes les cultures populaires et opprimées du Mexique et du monde, nous sommes ici et par ce moyen nous sommes en train de nous rebeller ».

« J'aime les graffitis et puis ici il n'y a presque pas d'endroits pour s'amuser » témoignent les paroles d'une jeune fille de l'école secondaire. Le graffiti de rue finit par faire office d'une sorte de portrait éphémère de la société où plusieurs significations se retrouvent au moment d'acquérir une dimension esthétique. Ceci arrive de la même manière dans un endroit où l'offre culturelle est extrêmement limitée. Et c'est pour cela que, selon Show, dans *la Miguel Hidalgo* le graffiti a fini par « faire de la rue un musée de rue ».

Nous reconnaissons aujourd'hui chez les jeunes adultes trois catégories des liens sociaux qui ont une similitude avec des comportements symboliques spécifiques: 1) l'individualisme, qui le plan économique prend la forme d'une réussite professionnelle en dehors du quartier et sur le plan symbolique se matérialise dans les cultes fondés sur la négociation directe avec le monde surnaturel; 2) la glo-localisation, qui se manifeste chez le migrants, nationaux ou internationaux qui essayent de perpétuer ses relations avec la communauté; dans les églises qui prétendent former une communauté internationale et chez les artistes qui transcendent les milieux locaux du quartier pour montrer de manière locale leur adhésion à d'autres mouvements au niveau mondial; et 3) la cohésion

communautaire, qui dans la pratique quotidienne s'exprime à travers la réciprocité interfamiliale, alors que dans d'autres milieux elle se traduit par des évènements collectifs, comme les festivités dédiées à la Vierge ou bien les expositions artistiques locales.

Aucune de ces attitudes ne pourrait servir à caractériser des individus ou des groupes particuliers dans la mesure où la personne qui collabore de façon collective sur le plan artistique peut aussi opter une relation intersubjective sur le plan surnaturel. Ce sont clairement des façons d'agir qui tendent plus ou moins à coexister à travers l'ensemble de la société. Ceci ne signifie pas qu'elles sont plus ou moins bénéfiques, car elles représentent des alternatives qui convergent dans le sens d'un processus d'adaptation qui semble très problématique.

Il est impossible de prédire le futur de *la Miguel Hidalgo*. Ce qui toutefois semble clair quoiqu'il arrive, c'est qu'une bonne partie de sa construction devra impliquer des actions que les jeunes entreprennent déjà aujourd'hui dans la rue.

#### Considérations finales

Après la synthèse finale, il est considéré que malgré la vaste participation des jeunes qui a encouragé la transformation et la dilution de la société, à présent ce sont eux aussi qui font le plus d'efforts pour récupérer les valeurs communautaires et produire de nouvelles manières de les exprimer. C'est justement dans ce secteur que l'on peut le mieux apprécier les tensions qui menacent la persistance de manières de vie plus traditionnelles. Les habitants de *la Miguel Hidalgo* connaissent une situation dans laquelle presque tous les individus peuvent satisfaire leurs besoins les plus essentiels, mais ceux qui ont des possibilités réelles d'une promotion sociale restent finalement peu nombreux. En comparant avec d'autres zones de la métropole, le niveau éducatif des habitants du

quartier est faible, la population active est réduite, les revenus sont instables, les taux de chômage chez les hommes sont élevés et le niveau de bien-être reste en dessous de celui qui est établi par la loi. L'article 4 de la Constitution Politique des États-Unis du Mexique établit que :

L'homme et la femme sont égaux devant la loi. Celle-ci protègera l'organisation et le développement de la famille [...].

Toute personne a le droit à une alimentation nutritive, en quantité suffisante et de qualité. L'État est responsable de garantir ceci.

Toute personne a le droit à la protection de la santé [...].

Toute personne a le droit à un environnement sain pour son développement et son bien-être. L'État doit garantir le respect de ce droit [...].

Toute famille a le droit de disposer d'un logement digne et convenable. La loi établira les instruments et les outils nécessaires afin d'atteindre tel objectif [...].

Les filles et les garçons ont le droit de satisfaire leurs besoins d'alimentation, de santé, d'éducation et de détente pour leur développement intégral [...].

Toute personne a le droit d'accéder à la culture et de profiter des biens et des services proposés par l'État dans ce domaine, ainsi que l'exercice de ses droits culturels [...].

Toute personne a le droit à la culture physique et à pratiquer du sport. L'État doit promouvoir, développer et stimuler ce droit en accord avec les lois en la matière (Chambre des Députés, 15 août 2016).

Cependant, l'État n'accomplit pas réellement les obligations que lui-même s'est fixé à l'égard de la population de *la Miguel Hidalgo*. Les familles ne sont pas protégées comme il le faut ou bien elles ne profitent pas des ces lois (au contraire l'obésité et la malnutrition coexistent encore), l'atmosphère est loin d'être saine, le gouvernement ne propose pas de service de ramassage des ordures et de propreté urbaine, le logement digne ou l'accès aux services de santé ne sont pas garantis, la mauvaise qualité de l'éducation proposée rend plus difficile l'accès au niveau supérieur, l'État n'aménage pas de lieux récréatifs pour

les enfants, il n'y a plus des services culturels à part ceux qui s'établissent de façon volontaire par la population, alors que l'offre de l'État est inexistante en matière de culture physique et de pratique du sport. Ce que les habitants ont réussi à avoir est « une vie incomplète », c'est-à-dire une condition qui fait que la survie de la communauté se trouve plus ou moins garantie, mais ils manquent du minimum nécessaire pour posséder une existence agréable et confortable, une vie digne.

En plus de faciliter une certaine amélioration des conditions de vie des habitants de la région, les renforcements des liens communautaires leur ont permis aussi de faire face aux difficultés provoquées par le manque d'attention reçue de la part du gouvernement. Les habitants du quartier ont dû faire appel à la solidarité locale aussi bien pour combattre la délinquance que pour guérir leurs esprits et leurs corps. Un des mouvements qui montre le mieux ces stratégies est représenté par celui des Alcooliques anonymes « quatrième et cinquième étapes ». Il s'agit d'un groupe d'entraide dont des problèmes à niveau personnel sont exposés à travers de l'insertion du mythe personnel (l'histoire de vie) dans un mythe collectif (le jugement dernier), où le dénouement consiste à obtenir le pardon divin et la réincorporation dans la société.

Une fois que le quartier a été complètement urbanisé à l'aube du nouveau millénaire, il a commencé à attirer des secteurs sociaux qui jusqu'à présent étaient restés en marge. Deux lotissements ont été bâtis et les grandes chaînes commerciales sont arrivées sur place. Les commerçants de *la Miguel Hidalgo* ont subi une concurrence dans des conditions tellement défavorables qu'ils ont été obligés de changer leurs modes d'organisation au travail. Les plus fragiles ont décidé de quitter le quartier et de s'installer dans d'autres avec des conditions qui continuent à être beaucoup moins favorables. D'autres ont décidé de tenter leur chance en tant que travailleurs journaliers agricoles aux Etats-Unis. L'envoi d'argent à leurs familles constitue encore un soutien économique important pour la

région. Certains commerçants ont décidé simplement de changer d'activité et, en voyant que la situation ne s'améliorait pas, ils ont fini par être caractérisés une instabilité au travail presque permanente. Nous avons aussi retrouvé des familles qui ont essayé de pallier la situation avec l'incorporation au travail salarié des membres féminins de la famille. Du fait que le niveau d'études chez les femmes était souvent assez faible, elles arrivaient difficilement à trouver un emploi de qualité et elles devaient donc laisser les enfants seuls pendant de longs laps de temps, ce qui provoquait un manque d'attention parentale. Enfin, certaines familles ont misé sur l'incorporation de leur progéniture sur le marché du travail professionnel. La formation académique que cela nécessite avait un coût extrêmement élevé et beaucoup d'entre eux ont choisi d'avoir recours à la main-d'œuvre des aînés pour soutenir les études des plus jeunes. Suite à ceci, pendant que certains membres de la famille ont réussi effectivement à améliorer leur situation économique, ceux qui ne possèdent pas d'études supérieures ont dû reproduire les anciens patrons qui avaient déjà commencé à perdre de leur efficacité.

Aujourd'hui, ils sont presque tous d'accord sur le fait que l'éducation formelle est le meilleur moyen pour réussir un parcours d'ascension sociale. Au-delà des déficiences du système, le problème c'est que dans plusieurs cas les modes de vie et les valeurs communautaires peuvent faire obstacle à l'épanouissement des plus jeunes. Le travail des enfants demeure un exemple de cette situation. Contrairement à ce qui dît les médias et les autorités nationales, le travail des jeunes est très mis en valeur par un vaste secteur de la population. Depuis leur point de vue, ce travail ne sert qu'à complémenter l'emploi ou les revenus des parents, mais aussi à les rendre responsables, à les aider à développer des capacités et à forger leurs caractères. En effet, on observe dans les cas de Jorge et Paloma que grâce à l'indépendance qu'ils gagnaient avec leurs petits boulots rémunérés, ils ont pu continuer leurs études jusqu'au niveau professionnel. Cependant, les jeunes qui

travaillent en dehors du foyer sont davantage exposés à la consommation de substances addictives, ils perdent plus facilement l'intérêt pour les études et ils ont tendance à avoir des très mauvais résultats a l'école. Les cas de Fernando et de María montrent que lorsque la survie de la famille commence à dépendre du travail des mineurs (domestique ou bien extradomestique) il est très facile d'abandonner l'école et de s'insérer complètement sur le marché du travail avec un emploi fragile. En plus, les parents sont d'autant plus conscients que leurs probabilités sont réduites pour que leurs enfants atteignent le succès scolaire escompté, alors qu'il est fréquent qu'ils se découragent devant n'importe quel signe d'échec et souvent qu'ils les laissent seuls face à l'adversité.

Á la fin du premier quinquennat du XXIème siècle, les grandes entreprises criminelles se sont installées dans la zone. Quelques anciens membres des bandes ont été recrutés par les nouveaux propriétaires des commerces illicites, d'autres ont été assassinés pour finir avec la concurrence et d'autres ont terminé par abandonner leurs groupes d'appartenance. Une vague de violence qui s'est déchainée n'a pas pu être contrôlée jusqu'à aujourd'hui, car les vols se sont multipliés, ainsi que les enlèvements, la traite de personnes, les assassinats et la vente de stupéfiants. Alors, les mineurs ont commencé à abandonner les rues en tant qu'espace principal de socialisation. Quelques-uns ont plutôt choisi de se réfugier dans le confort de la sécurité de la maison et ils se laissent influencer davantage par les médias que par leurs concitoyens, mais ils ont aussi commencé à adopter des comportements et des valeurs opposés aux expectatives parentales.

Les jeunes adultes qui depuis longtemps avaient appris à s'organiser ont commencé à essayer de récupérer les rues et à inverser la situation. Quelques-uns agissent depuis la sphère de la religion et d'autres depuis celle de la culture, quelques-uns choisissent l'individualisme et d'autres plutôt le collectivisme, quelques-uns récupèrent des idéologies qui viennent de l'étranger et d'autres préfèrent revitaliser les traditions locales

les plus anciennes. Cependant presque tous coïncident sur le fait qu'il est nécessaire de commencer par les plus jeunes pour parvenir à transformer la société. Dans ce contexte, le graffiti prend une importance majeure, car il agit en reproduisant les valeurs de la communauté y en perpétuant l'histoire locale il se transforme en une sorte de porte-parole avec une approche en même temps nationale —intramuros— et internationale à traves d'Internet.

Il est difficile de prévoir le succès que les mouvements peuvent avoir. Mais il est certain que devant la crise actuelle, la population de *la Miguel Hidalgo* a commencé à générer des nouvelles façons de construire l'action sociale.

Serge Paugam cherche à expliquer avec la catégorie du "lien social" la façon dont les individus de différents groupements humains se trouvent unis autour de leurs collectivités : « Chaque type de lien social peut être défini à partir de deux dimensions : de protection et de reconnaissance ». L'auteur distingue quatre façons de lien social : la filiation, la participation élective, la participation organique et la citoyenneté. Dans le premier cas, la protection et la reconnaissance se dégagent de l'appartenance à une unité familiale déterminée --entre pères et fils-. La corrélation, dans le deuxième cas, possède son origine dans l'adhésion volontaire à un groupe, qu'il soit une religion, un parti politique ou une bande de la délinquance (entre couples, entre amis proches). Dans le troisième type, la solidarité est conditionnée par la complémentarité des fonctions à l'intérieur de l'institution, comme l'école ou le travail -entre des acteurs du monde du travail-. Dans le quatrième, les individus ont accès aux droits et aux devoirs en fonction de leur appartenance à une nation (entre membres d'une communauté politique). La plupart des individus des sociétés modernes participent d'une façon ou d'une autre aux quatre liens qui sont décrits ici. Ce qui change est l'importance que détient chaque cas spécifique.

Le modèle socio-économique sur lequel les commerces familiaux s'appuient, relié à la présence infime de l'État, l'instabilité et la précarité du travail, montre la pertinence au sein de *la Miguel Hidalgo* du lien de filiation auquel Paugam fait référence. En même temps, les réponses se construisent à partir des mouvements des groupes de jeunes et d'autres habitants qui mettent en évidence une transition vers la participation élective. Même s'il est probable que le lien de filiation ne va jamais disparaître, il est évident qu'il a commencé à perdre son efficacité parmi les habitants du quartier. Est-ce que les nouveaux groupes seront capables d'apporter la même reconnaissance et de la protection à l'ensemble de la population ?

Pour conclure, par rapport à la question initiale sur le rôle joué par les jeunes aujourd'hui dans la société, nous pouvons dire qu'ils montrent davantage de volonté de changement et en même temps se sont eux qui s'efforcent le plus en vue de préserver et de diffuser les valeurs communautaires. C'est justement au sein de ce secteur que se conjuguent les tensions autour d'une nouvelle question sociale.